

**Zeitschrift:** La musique en Suisse : organe de la Suisse française  
**Band:** 1 (1901-1902)  
**Heft:** 6

**Artikel:** Lettres de voyage à un ami. Partie I  
**Autor:** Marteau, Henri  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1029834>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



## LETTRES DE VOYAGE

à un ami.

I

27 octobre 1901.

Cher ami,

VOILA trois semaines que j'ai quitté Genève et mon temps a été si occupé que je suis obligé de profiter d'un voyage pour t'écrire en chemin de fer. Soit dit en passant, les chemins de fer suédois ont un grand défaut, leur lenteur de 40 kilomètres à l'heure. En revanche ils possèdent des agents de train très polis, ce qui les distingue éminemment de leurs collègues suisses. Ces derniers s'imaginent sans doute que la grossièreté va de pair avec la liberté. Ils me font souvent penser à la charmante chansonnette de l'ouvrier socialiste qui reproche au bourgeois de se laver tous les jours : « Tout le monde doit être sale la même chose, puisqu'on est électeur... » Pour les conducteurs de trains en Suisse, on peut transformer la phrase comme suit : « Tout le monde doit être grossier la même chose, puisqu'on est citoyen », et effectivement j'ai pris depuis quelque temps le parti de me mettre à leur diapason. Je leur parle d'une voix de stentor, je claque les portes de communication dans les wagons, enfin j'ai l'espoir que d'ici à deux ou trois ans, mon éducation sera entièrement faite et que je serai vraiment « à la hauteur... »

Ainsi que tu le sais par quelques amis, mes deux concerts de Berlin ont été couronnés d'un plein succès. Si je te parle un peu de moi, c'est pour te donner des nouvelles exactes de l'accueil qui a été fait aux trois nouveautés que j'ai présentées « en pâture » à la curiosité du public et de la presse de Berlin.

Jaques-Dalcroze peut se vanter d'avoir fait parler de lui. Pendant une semaine, j'ai recueilli de droite et de gauche, l'écho des discussions très violentes de ton, que l'apparition de son concerto a suscitées. Il n'y a pas eu de ce que j'appellerais des « demi-opinions ». La presse est apparue divisée en deux camps nettement définis. En tête des enthousiastes se trouvait Otto Lessmann, toujours vaillant. Je pense avec terreur à la quantité effroyable de musique que cet homme entend chaque année depuis 30 ans et c'est en vain que je cherche chez lui des traces de lassitude.

Son jugement a toujours la spontanéité et l'enthousiasme d'un jeune homme de 25 ans; c'est tout simplement admirable.

Parmi les réfractaires j'ai lu avec plaisir et curiosité l'article virulent du critique (dont j'ignore le nom) de la *Tägliche Rundschau*.

Il paraît, selon lui, que le final du concerto de Jaques-Dalcroze est horriblement sensuel, qu'il contient des réminiscences de « danses du ventre » et qu'il est tout au plus bon pour un public de « harem ». Cette assertion m'a paru avoir le charme de la nouveauté. Etant donné l'amitié qui existe entre l'Allemagne et la Turquie, je suis certain qu'en faisant reproduire cet article dans les journaux turcs, j'aurai une salle comble à Constantinople, lorsqu'il me prendra l'envie d'y retourner et d'y jouer le concerto de Jaques-Dalcroze.

Un autre critique, s'adressant verbalement à M. Laudecker, l'un des propriétaires du Beethovensaal, parut étonné que l'autorisation me fût accordée de jouer de pareille musique dans le Beethovensaal. Tu vois qu'entre Lessmann qui trouve ce concerto *point de départ* d'un nouveau style pour ce genre de composition et le critique dont je viens de te communiquer la réflexion, il y a un monde.

« Qui m'expliquera le problème du grand succès de cette œuvre », s'écrie *Das Kleine Journal* avec une naïveté par trop enfantine.

En effet, de la part du public présent, l'accueil a été admirable et le succès colossal : lorsque Jaques-Dalcroze, parut seul sans moi, sur l'estrade ; on lui fit une ovation dont il peut être très fier, bien qu'elle n'eût rien que de très justifié.

Ai-je besoin de te dire que l'orchestre philharmonique a été plus qu'admirable ?

Parmi les réflexions curieuses qui m'ont été encore faites au sujet de ce même concerto, je tiens à te citer celle de la femme d'un de mes collègues. Elle me demanda quelle était mon opinion sur le concerto et si je l'aimais. Cette question me fit rêver, car je ne conçois pas un artiste jouant une œuvre de pareille envergure sans l'aimer et l'admirer. On peut pousser la camaraderie jusqu'à jouer une romance ou un morceau de petite dimension. Mais affronter le public routinier et la presse avec une œuvre de tendances aussi nouvelles, risquer par conséquent un insuccès pour une œuvre qu'on n'aime et qu'on n'admire pas, à quoi cela peut-il rimer ? Comment alors faire de cette œuvre sa propre chose, se l'assimiler complètement, la pénétrer de sa

propre vie avec la volonté énergique de la faire trouver belle et bonne et de lui assurer un succès complet??

A priori l'on admet qu'un compositeur ne se met pas devant sa table de travail pour composer, sans qu'une force intérieure ne le pousse à la création. Il en est de même pour nous, notre manière de sentir l'art musical nous pousse plus particulièrement vers certaines œuvres et l'assimilation se fait alors naturellement, sincèrement.

De ce que je m'intéresse énormément à l'évolution de l'art moderne, de ce que je pousse de tout l'effort de mon talent et de mon nom (toute modestie à part) pour aider les « jeunes », il ne s'ensuit pas que je les aime tous, tout au contraire. Tout au fond de moi-même je sais bien que 95 p. c. des œuvres nouvelles que je joue « ne resteront pas ». Mais ce n'est pas une raison pour que je me croie autorisé à m'en désintéresser. Ce n'est ni à moi, ni à toi, ni au public de maintenant de juger définitivement les œuvres écloses parmi nous. Seul le Temps fera cette besogne de classification avec la vraie impartialité.

A propos de nouveautés, je viens d'entendre à l'un des concerts philharmoniques de Berlin, sous la direction de Nikish, une œuvre d'un tout jeune Allemand, Siegfried von Hausegger. Sa *Barbarossa - Symphonie* rentre naturellement dans la catégorie de la musique à programme.

Tout ce que je puis te dire, c'est que ce nouveau compositeur possède une palette orchestrale admirable. J'attribue à une certaine fatigue de ma part, le fait que j'ai été incapable en une audition de suivre le plan de la composition, ce qui fait que mon attention a été attirée plus qu'il n'aurait fallu vers les détails d'instrumentation. En tous les cas voilà un nom à retenir. Dans ce même concert M<sup>me</sup> Carreno a joué un concerto de Rubinstein. Hélas! Hélas! pauvre Rubinstein... Pâle, vide, creux. La virtuosité toute virile de M<sup>me</sup> Carreno, (cela paraît une coquetterie de sa part, décidément) n'a pu régénérer cette médiocre composition.

Quelques jours après à l'opéra, Weingärtner dirigea un des concerts symphoniques. Pour commencer trois ouvertures : *Iphigénie*, de Glück, la *Flûte enchantée*, de Mozart, et le *Freischütz*, de Weber. Puis le poème symphonique : *Ce qu'on entend sur la Montagne*, de Liszt et pour finir la symphonie en *ut*, de Schumann.

J'avoue que rarement, sinon déjà par Weingärtner, je n'ai eu de jouissance artistique plus

grande. Par une chance inespérée, j'ai pu assister le même jour à la répétition générale publique et au concert. Il s'ensuit que j'ai pu comprendre parfaitement l'admirable œuvre qu'est ce poème symphonique de Liszt. Il m'est impossible de dire ce qui était le plus admirable, de l'œuvre, de l'exécution orchestrale ou de Weingärtner. L'œuvre n'a qu'un défaut, elle s'étend trop ce qui nuit à l'impression générale en provoquant chez l'auditeur une certaine lassitude. Cependant je dois dire qu'à la seconde audition, je n'ai plus ressenti cet inconvénient. Mais que de qualités géniales... quelle largeur, quelle invention, quelle puissance, quelle vie intense, quelle poésie charmeuse... Je te répète que l'impression a été très profonde et tu peux facilement imaginer mon indignation lorsque j'entendis quelques personnes chuter. Je n'en croyais pas mes oreilles. Cet incident est le pendant de celui qui se passa à Paris au Conservatoire où j'ai entendu quelques vieux sots chuter *Psyché*, de Franck.

Je croyais le tout Berlin musical au-dessus de pareilles faiblesses, mais il paraît décidément que la bêtise humaine est internationale. Je mentirais si je disais qu'après ce chef-d'œuvre de Liszt, la symphonie de Schumann a paru belle. Une exécution plus admirable que celle qu'en donna l'orchestre royal est inimaginable. Il est donc impossible d'accuser l'interprétation d'être défectueuse. Jamais l'instrumentation de Schumann ne m'a paru plus défectueuse, grise, plus pâteuse que durant cette symphonie.

Le ravissant Scherzo a soulevé, comme de coutume, des tonnerres d'applaudissements, on sentait le public en plein pays de connaissance et n'est-ce pas cela qu'il aime le plus?

Ai-je besoin de te dire que les trois ouvertures du début du programme ont été exécutées avec la perfection la plus idéale?

Un autre concert qui m'a vivement intéressé, c'est le premier récital du pianiste Godowsky qui passe pour avoir une technique « pianistique » formidable. Cette réputation, acquise du reste à juste titre, nuit un peu à l'excellent artiste, qui, Dieu en soit loué, a d'autres qualités plus recommandables à son actif. J'ai senti dans le public nombreux qui l'applaudissait, l'impatience d'assister enfin au « tour de force! » Le programme débutait par la Sonate de Beethoven : *Les Adieux, l'Absence et le Retour*. Malgré une grande émotion bien naturelle au début du concert, j'ai pu me rendre compte que Godowsky, même bien disposé, ne doit pas être l'homme de



Beethoven. Aussi ne veux-je pas te parler de son interprétation, où, selon moi, il manquait une foule de choses, surtout la profondeur de la conception et cette « sérénité olympienne » que Rubinstein posséda, paraît-il, à un degré si extraordinaire. Je préfère te parler de l'exécution vraiment magistrale que Godowsky donna plus tard, de la sonate en fa mineur, (je crois), de Brahms.

Ici le grand pianiste et l'artiste fin se donnaient la main, sans qu'aucun des deux ne fût prédominant. Pour mon goût ce fut le clou de la soirée. Le public en jugea différemment, car il attendait la haute prestidigitacion que développe Godowsky dans l'exécution d'œuvres de Chopin, dont quelques unes ont été « renforcées » de difficultés par lui.

Godowsky étant de mes amis, je n'ose te dire qu'il a « dérangé » Chopin, car le pire de la chose c'est que toutes ces adaptations sont faites avec beaucoup de talent musical et avec une entente parfaite du style de Chopin... Du train dont cela va, à quand les « améliorations » des œuvres de piano de Beethoven ?

Sinding assistait à mon second concert et après le premier morceau de son concerto, quelques personnes ayant aperçu dans la salle, lui firent spontanément une ovation qui le força à venir saluer le public sur l'estrade. Il était rayonnant. Ce fut un beau moment.

L'interview de Saint-Saëns avec un rédacteur du *Börsen Courier* fait quelque bruit dans le monde musical de Berlin. Je remonte à l'origine de l'affaire, afin de te mettre au courant.

Il y a plusieurs années, Saint-Saëns fit à Paris quelques déclarations anti-wagnériennes et anti-allemandes à la suite desquelles il eut le tort d'aller donner des concerts à Berlin. Une cabale habilement montée lui fit l'accueil auquel il pouvait s'attendre : il fut hué et sifflé et ne revint plus jamais en Allemagne.

L'an dernier *Samson et Dalila* fut repris à Dresde avec un énorme succès et depuis lors, cette belle partition fait son tour d'Allemagne, Berlin y compris. L'empereur, toujours aimable envers mes compatriotes, donna à Saint-Saëns une haute marque de bienveillance en lui conférant la décoration « Pour le Mérite ». Cette distinction fut pour le *Börsen Courier* le prétexte d'une interview avec Saint-Saëns qui se trouvait alors aux fêtes de Béziers ; Saint-Saëns se déroba par lettre à l'interview et déclara qu'il avait oublié le mauvais accueil de Berlin, qu'il était heu-

reux du succès que l'on voulait bien faire à ses œuvres en Allemagne, mais qu'il y avait des choses qu'il n'oublierait jamais. « J'ai eu trois généraux dans ma famille, je suis né chauvin, je mourrai chauvin, » écrit-il toujours au même rédacteur allemand dans une autre lettre.

Pour moi, j'estime que chacun est libre d'avoir telles opinions politiques qui lui conviennent, les artistes non exceptés. Il est possible et vrai que l'art est international, mais les artistes ne doivent pas l'être. Par contre j'estime qu'il faut au moins accepter logiquement les conséquences des opinions que l'on professe. Je trouve par exemple que l'a, b, c du chauvinisme français, consiste à ne jamais mettre les pieds en Allemagne, encore moins à faire un séjour à Bayreuth et à donner des concerts à Berlin, si peu de temps après la guerre.

Enfin le comble de l'illogisme me paraît être dans ce cas, d'accepter une décoration de l'empereur. Déroulède en frémirait d'horreur... A Berlin, personne n'en veut à Sarah Bernhardt de ne pas vouloir venir en Allemagne, partant elle est libre d'en dire et d'en écrire ce qui lui convient, mais quand on veut participer personnellement à la vie artistique d'un pays, et qu'on n'en dédaigne pas les distinctions honorifiques, la politesse exige une manière différente d'agir et de se conduire. C'est l'opinion que l'on a de cette affaire à Berlin, et il faut avouer que l'on n'a pas tort.

HENRI MARTEAU.

---

LA MUSIQUE EN SUISSE ne rendra compte que des concerts pour lesquels lui seront parvenus des billets d'invitation.

---

## LETTRE DE MUNICH



A période des vacances me fait toujours l'impression d'un long jeûne, après lequel un besoin impérieux nous prend d'entendre de la musique ; notre art fait partie si intégrante de nous-mêmes que nous ne pouvons pas plus nous en passer que d'air ou de lumière et, malgré les charmes de l'été, de longues rêveries bucoliques, du tendre repos dans la forêt, lorsque les feuilles tombent en tourbillons et qu'un épais brouillard couvre la plaine, lorsque cette nature aimée voit venir sa fin et que tristes, alanguis comme ce déclin automnal, nous sentons plus vivement notre néant, il nous faut alors cette force vive où nous puisons le courage et l'enthousiasme. Oh ! l'impatience ressentie dans l'attente du premier con-